

# LE SOIR JE MANGE DU FROMAGE



©Marc Bailly

D'après la correspondance de **Gorki et Tchekhov**  
Création Théâtre National Wallonie-Bruxelles · mars 2002  
Re-création Royal Festival de Spa · août 2023

Dossier créé sur base des textes documentés et  
rédigés par Michel Paquot et Isabelle Dumont  
en février 2002 au Théâtre National Wallo-  
nie-Bruxelles avec le soutien du Ministère de  
l'Enseignement secondaire de la Fédération  
Wallonie-Bruxelles

# Générique

Adaptation **Evelyne Loew** d'après la correspondance traduite par **Jean Pérus**

Mise en scène **Alfredo Cañavate**

Interprétation **Jean-Pierre Baudson** (Anton Tchekhov) & **Patrick Donnay** (Maxime Gorki)

Avec le voix de **Nathalie Cornet**

Scénographie **Anne Guilleray**

Décor sonore **Willy Pâques**

Création lumières **Jody Deneef**

Maquillage **Valérie Locatelli**

Régie **Christian-Marc Chandelle**

Décor et costumes **Ateliers du Théâtre National**

Une production de DPPART en coproduction avec le Théâtre National Wallonie-Bruxelles. Avec le soutien du Centre Culturel de Bertrix, de Wolubilis et du Royal Festival de Spa.

## Le spectacle

« En 1900, au début de notre siècle, le téléphone existe mais ne relie pas encore Nijni-Novgorod et Yalta. Quelle chance pour nous ! Car c'est par lettres que deux auteurs majeurs du théâtre russe, Maxime Gorki et Anton Tchekhov, entrent en relation » écrit Evelyne Loew dans sa présentation de la correspondance entre les deux auteurs qu'elle a adaptée pour la scène en 1995.

Quand Gorki, débutant en littérature, apprend que Tchekhov, écrivain célèbre à qui il voue une admiration sans borne, a dit du bien de l'une de ses nouvelles, il lui écrit une lettre de reconnaissance enflammée. C'est ainsi que débute leur correspondance. Très vite, cet échange épistolaire entre deux écrivains devient dialogue entre deux « grands » êtres humains, abordant fraternellement de multiples sujets : la littérature bien sûr, son milieu, son métier, le Théâtre d'Art de Stanislavski et sa troupe novatrice pour laquelle tous deux écriront des chefs-d'œuvres, mais aussi le monde troublé dans lequel ils vivent, à la veille de la révolution russe de 1905. Ils évoquent aussi leurs problèmes d'argent, leur santé, leurs amours... A travers chaque missive, l'homme est au centre de leurs préoccupations et leur amour de la vie reste intact. C'est cela qui rend cette correspondance – interrompue par la mort de Tchekhov en 1904 – unique et bouleversante.

Evelyne Loew en a tiré un texte pour la scène, où le dialogue écrit prend corps et voix, où la distance épistolaire s'annule dans la proximité des acteurs répondant l'un à l'autre dans l'espace inventé du théâtre – lieu de tous les possibles... A mille lieues d'un hommage élitiste, cette entreprise entend au contraire de déboulonner quelques mythes littéraires. Rien de plus chaleureux et proche de nous que la relation différée d'Anton et Maxime !

Autant de raisons pour lesquelles Alfredo Cañavate, Jean-Pierre Baudson et Patrick Donnay, tous trois acteurs permanents du Théâtre National depuis 1990 ont décidé de reprendre ce spectacle aujourd'hui. Leur pari est à la mesure du désir que ces complices de longue date souhaitaient réaliser : reprendre une création qui avait récolté un immense succès à l'époque, en trio, à partir d'un texte original, qui dise l'amour du théâtre, l'ouverture sur le monde et le souci de l'autre.

# Gorki & Tchekhov

## Deux grands écrivains Deux grands êtres humains

### Anton Pavlovitch Tchekhov

« La médecine est ma femme, la littérature, ma maîtresse » avait coutume d'affirmer Tchekhov. Et en effet, durant toute sa vie, celui-ci fut à la fois médecin et écrivain. Il voit le jour le 17 janvier 1860 (le 30, selon notre calendrier) en Crimée à Taganrog, port de la mer d'Azov. Petit-fils d'un paysan qui a été serf jusqu'en 1841 et fils d'un marchand tyrannique dont la boutique tient lieu à la fois d'épicerie, d'herboristerie et de mercerie, voire de bistrot clandestin, il est le troisième garçon d'une famille de six enfants. Rêveur et amoureux de la nature, il termine ses études secondaires dans sa ville natale avant de rejoindre le reste de la famille, qui à la suite de la faillite du père, a fui à Moscou.

A 19 ans, il entame des études de médecine tout en écrivant sous différents pseudonymes des contes et reportages dans plusieurs revues humoristiques, entretenant ainsi la nombreuse maisonnée. Il écrit aussi sa première pièce connue aujourd'hui sous le nom de son personnage principal, *Platonov*, qui est refusée par le Théâtre Maly de Moscou. En 1884, il publie à compte d'auteur un recueil de nouvelles. Et deux ans plus tard, il commence à écrire dans *Temps Nouveau*, quotidien saint-petersbourgeois de tendance réactionnaire dont le directeur, Souvorine, deviendra son éditeur et ami.

Jusqu'en 1887, il va composer de nombreux courts récits où sont décrits des personnages typiques et des scènes de la vie quotidienne de son temps. Par l'envergure et la pénétration de leur vision, ces textes forment un tableau juste et subtil de la vie et des coutumes de la société russe de ce temps.



Tchekhov et Gorki à Yalta en 1900. Collection Roger-Viollet

Comme étudiant, il se tient à l'écart de l'effervescence politique – Alexandre II est assassiné en 1881. Ce qui ne l'empêche pas de faire ce constat qui traversa sa vie et son œuvre : « La mère de tous les maux russes, c'est l'ignorance qui existe dans une égale mesure dans tous les partis, dans toutes les tendances. » *Ivanov*, drame représenté à Moscou en novembre 1887, et *La Steppe*, long récit publié l'année suivante, ouvrent la seconde période de son œuvre. Dès cette date, Tchekhov se met en effet à écrire des raisonnements, selon sa propre expression, c'est-à-dire des pièces et nouvelles dont le centre de gravité s'est déplacé vers l'interprétation de la réalité. Aux personnages qui, auparavant, comme héros d'une comédie de mœurs, se contentaient d'agir, vont succéder des hommes et des femmes qui réfléchissent et parlent de la vie, de leur vie. Leurs discours et pensées trouvent un support et une illustration dans leur actions. La description de la réalité va donc être réduite au minimum indispensable pour l'analyse et le commentaire du réel. Jamais il ne prend position. « L'artiste ne doit pas être juge de ses personnages, écrit-il, ni de ce qu'ils disent, mais seulement un témoin impartial. »

En avril 1890, malgré les premières atteintes de la tuberculose, c'est comme médecin, mais sans aucune mission, qu'il part pour le bague de l'île de Sakhaline, au large de la Sibérie. « Je veux, explique-t-il dans une lettre à Souvorine, payer ma dette envers la médecine, à l'égard de laquelle je me comporte, vous le savez, comme un vieux porc. » Grande comme deux fois la Grèce, cette île qu'il atteint après un voyage long et éprouvant est à la fois une prison et une terre de colonisation. Y cohabitent forçats, paysans proscrits et citoyens libres qui peuvent passer d'une catégorie à l'autre. Pendant trois mois, il va recenser toute la population de Sakhaline, soit près de dix mille personnes répertoriées sur des fiches qu'il a lui-même imprimées. Il étudie le niveau d'instruction, la santé, l'hygiène, mesure le cubage des cellules, la nourriture. Il prend aussi des notes sur les peuplades autochtones.

Le récit de ce voyage paraît dans une revue en 1893 et 1894 et sort en livre l'année suivante. « Je suis heureux que dans ma garde-robe littéraire se trouve une robe de forçat », commente-t-il. Il semble que cet ouvrage ait contribué à faire abolir les châtiements corporels et à améliorer les conditions de vie des bagnards et colons. Et le gouvernement a en tous cas envoyé deux enquêteurs dans l'île.

Durant l'épidémie de choléra qui, en 1892-93, dévaste la région de Mélikhovo au sud de Moscou, où il vient d'acheter une maison, Tchekhov prend part à l'œuvre de secours sanitaire. Cette expérience nourrira un récit publié en 1897, *Les Moujiks*. Durant ces années-là, il voyage à plusieurs reprises en France et Italie.

En octobre 1896, la première représentation de *La Mouette*, à Saint-Petersbourg, est un échec retentissant



qui le morfond. Il connaît quelques mois plus tard sa première grave crise d'hémoptysie. La tuberculose va d'ailleurs l'obliger à déménager vers la Crimée au climat plus sec. En pleine affaire Dreyfus, il est à Paris et rompt avec Souvorine dont le journal est anti-dreyfusard. L'année 1898 est marquée par une révolution théâtrale : la fondation du Théâtre d'Art, à Moscou, par Stanislavski et Nemirovitch-Dantchenko. C'est là que *La Mouette* connaît un triomphe au mois de décembre. L'actrice qui interprète le rôle-titre, Olga Knipper, deviendra d'ailleurs la femme de Tchekhov en 1901. Le Théâtre d'Art montera toutes ses pièces suivantes : *Oncle Vania* (1899), réécriture de *L'Esprit des bois composé* dix ans auparavant, *Les Trois sœurs* (1901) et *La Cerisaie* (1904). Dans ses pièces, nouvelles et romans, Tchekhov met en scène différentes couches sociales : la bourgeoisie, le peuple, les classe libérales et même aristocratiques. Il nous apprend ainsi bien des choses sur la société où il a vécu, une société inégalitaire lasse d'elle-même et en quête d'un avenir radieux. Dans ses histoires sans héros, sans intrigue apparente, sans véritable action et même sans conclusion, peignant des personnages velléitaires marqués par l'échec et l'ennui, c'est pas la mise en scène d'un ordinaire frisant l'anodin que sa patte se révèle. Se gardant bien de hausser le ton ou de forcer le trait, il travaille comme personne l'art minimal, en particulier dans ses nouvelles. Son œuvre fait

moins appel à l'intelligence, à la compréhension, qu'à la sensibilité, au subjectif. Il a le souci du petit fait vrai, du détail juste, de la notation fugitive et précise qui vient nourrir ses histoires et ses personnages. A travers des dialogues faits d'échanges banals, de silences prolongés, de fragments de paroles directes et détournées, de ruptures de ton, de glissements, de bribes, de chansons ou de citations, de coq-à-l'âne, son théâtre, qui se plaît à mêler les genre et, pour certains pièces, à s'écouler sur de longues périodes, dégage une impression douce-amère qui n'est pas sans troubler. Présentés lors de fêtes ou drames familiaux, ses personnages de tous âges, issus de la moyenne bourgeoisie terrienne, militaire, intellectuelle ou artistique et liés entre eux par des liens de parenté, d'amitié ou de pouvoir, ont du mal à comprendre leur monde tout en aspirant, pour nombre d'entre eux à le changer. L'art tchekhovien est d'abord humaniste : ce qui prime chez lui, c'est l'homme. Même si la cruauté de son regard n'est mais complètement absente, il ressent pour toutes ces figures dessinées en clair-obscur et dont il perce les secrets de l'âme – le médecin n'est pas loin -, une réelle compassion. Alors que, longtemps, Tchekhov s'est tenu éloigné de la politique, durant les dernières années de sa vie, conscient que la société doit changer, il se rapproche de la gauche. Peut-être, et même probablement, sous l'impulsion de Gorki avec qui il a commencé à correspondre fin 1898.

## Alexeï Maximovitch Pechkov dit Maxime Gorki

Celui-ci est né en 1868 à Nijni Novgorod (devenue Gorki de 1932 à 1990) dans une famille d'artisans. Orphelin de père à l'âge de 3 ans, il perd son petit frère Maxime et est atteint de choléra. Sa mère retourne vivre chez ses parents et lui mène une vie d'enfer. Remariée, elle l'abandonne aux soins de ses grands-parents maternels qui vivent dans une grande misère. A dix ans, après la mort de sa mère, il est chassé par son grand-père. Il apprend à lire et écrire seul et découvre la littérature, dans la bibliothèque de celui qu'il considère comme son première maître, le soldat-cuisinier Smoury dont il est l'aide sur un bateau. Il se nourrit à la fois de littérature populaire et de grands auteurs comme Balzac, dont il lit Eugénie Grandet à 13 ans, Flaubert ou Pouchkine. La lecture qui permet d'échapper à la dureté du quotidien. « Les livres, dans ma vie, ont remplacé ma mère », écrira-t-il plus tard. A cette époque, il tient un journal d'impression et de notes de lectures. A 16 ans, il se rend à Kazan pour étudier. Mais, sans formation scolaire ni argent, il déchant vite et est obligé de multiplier les petits métiers pour survivre. Il fréquente les marginaux, les mauvais garçons, les « déclassés », mais aussi les milieux intellectuels, les représentants de la littérature « illégale » et du mouvement populiste avec lesquels il entretient des relations orageuses. Ecartelé entre ces deux mondes, il se sent « un étranger parmi les hommes ». L'imagination nourrie de la réalité dramatique des vagabonds, la tête enflammée des théories des intellectuels, il tente de se suicider. Cet échec – la balle traverse le poumon après avoir raté le cœur – sera à l'origine de la tuberculose dont il va souffrir toute sa vie. Il se lance ensuite une action d'éducation auprès des paysans. De ces quelques vint premières années, Gorki fera plus tard une trilogie à laquelle il travaillera dix ans : *Enfance* (1913-14), où il évoque ses grands-parents, *En gagnant mon pain* (1916) et *Mes universités* (1923) où il raconte sa jeunesse.



Les Trois Sœurs, création du spectacle au Théâtre d'Art de Moscou en 1901, mise en scène Stanislavski

Suivant des années d'errance qui le ramènent à Nijni Novgorod, où il fait lire ses poèmes à l'écrivain Korolenko dont la critique est sévère. Il traîne sur les routes de Russie avant d'arriver en Géorgie, à Tiflis (aujourd'hui Tbilissi). C'est dans un journal de cette ville sous le pseudonyme de Maxime (prénom de son père) Gorki (l'amer), il publie en 1892 son premier récit, *Makara Tchoudra*, puis, trois ans plus tard, *Tchelkrach*. Ses héros sont des tsiganes de la steppe, des voleurs dans des ports de la mer Noire, des vagabonds, autant de personnages absents de la littérature russe. Ils imposent leur pittoresque haut en couleurs dans le monde policé et tout en demi-teintes d'une littérature dominée par les épigones de Tolstoï et Tchekhov. Le succès de l'auteur est foudroyant : en quelques années, il est connu dans la Russie entière. Mais Gorki n'a rien d'un homme de lettres, son histoire surprend, sa vision du monde bouscule les idées reçues. Il est le premier à dresser le portrait d'une couche sociale qui s'imposera dans la révolution de 1905. A travers elle, il prône l'action contre l'immobilisme de la moral petite-bourgeoise. « Curiosité » des milieux littéraires, il devient le collaborateur attiré de divers journaux. Marié et bientôt père d'un petit Maxime, il a de nombreux démêlés avec la police, plus du fait de ses relations que d'un engagement précis. Fin 1898, il écrit à Tchekhov qui a dit du bien de son premier recueil de nouvelles, *Esquisses et récit*, qui connaît un immense succès. Naît ainsi une amitié entre deux hommes qu'apparemment tout oppose, l'extraction sociale, la vie et l'œuvre. Ensemble, et avec Olga Knipper, ils voyagent dans le Caucase en 1900. A la charnière de deux siècles, l'écrivain est devenu le symbole de la lutte contre le pouvoir établi. La revue marxiste *Zizn' (Vie)* est interdite pour avoir publié son poème révolutionnaire, *Le Chant du pétrel* – oiseau « annonceur des tempêtes ». Arrêté en 1901 parce qu'il a protesté contre la répression d'une manifestation d'étudiants, il est assigné à résidence en Crimée. En 1902, il se voit refuser, par le tsar, sa nomination à l'Académie des Sciences section Belles-lettres.



Les Bas-Fonds de Gorki au Théâtre d'Art. Mise en scène Stanislavski

En signe de protestation, Tchekhov et Korolenko démissionnent. Sa première pièce, *Les Petites-Bourgeois*, rencontre un succès mitigé au Théâtre d'Art où elle est créée cette même année. *Les Bas-Fonds*, qu'il vient de terminer, est d'abord interdite par la censure, puis autorisée avant de triompher dans toute la Russie. A Saint-Petersbourg, il fonde une maison d'édition, *Znanie (Savoir)*, adhère au parti social-démocrate (qui finance en grande partie grâce à ses revenus d'écrivain) et soutient la littérature clandestine. Le 2 (le 15) juillet 1904, Tchekhov meurt dans une station thermale de la Forêt-Noire où il était en convalescence. Quelques mois plus tard, une nouvelle pièce de Gorki, *Les Estivants*, est jouée devant un public houleux. Arrêté au lendemain de la révolution de 1905, il est incarcéré dans la forteresse de Pierre-et-Paul où il écrit *Les Enfants du Soleil*. Relâché suite à une importante campagne internationale en sa faveur, il est envoyé à Riga en résidence surveillée. Il fonde avec les sociaux-démocrates le journal *La Vie nouvelle*, qui est interdit, et se lie d'amitié avec Lénine. Vont alors suivre de longues années d'exil, à Berlin, où il est accueilli triomphalement, à Paris, puis aux Etats-Unis qu'il déteste pour son puritanisme et la situation des Noirs. C'est là qu'il écrit *La Mère*, roman qui sera considéré comme une œuvre phare dans la prise de conscience de la lutte des classes. En 1906, il s'installe à Capri, où il va demeurer six ans et fonder une école de propagantistes

pour les opposants russes. Revenu en Russie en 1914, sa position devient vite inconfortable après la révolution de 1917 dont, dans ses *Pensées intempestives*, il critique les dirigeants bolcheviques. Défenseur des artistes, intellectuels, savants et professeurs, il crée un comité de secours aux paysans affamés. Tous ses membres sont déportés, sauf lui. Trop populaire pour être réduit au silence, il se décide à quitter la Russie sur les « conseils » de Lénine. Après un passage par l'Allemagne, il s'installe à Sorrente. A la demande de Staline, il revient pourtant en 1928 à Moscou qui fête solennellement ses 60 ans. Personnage officiel, il voyage à travers tout le pays et devient le porte-parole culturel du régime, se faisant notamment le chantre d'un camp de travail forcé dans lequel des dizaines de milliers d'opposants à Staline mourront en construisant le canal entre la mer Blanche et la mer Baltique. Il écrit divers textes de propagande et est même le héros d'un film sur sa vie. Sa ville natale rebaptisée Gorki, de même que le Théâtre d'Art, décisions contre lesquelles il proteste en vain. En 1934, même s'il défend une politique plus axée vers la tolérance, il préside le premier Congrès des écrivains soviétiques qui entérine la théorie du réalisme socialiste élaborée par Ijanov et Staline. Mais ses rapports avec le dictateur se dégradent. Un an après le décès de son fils dans des conditions suspectes, il disparaît à son tour le 18 juin 1936 des suites d'une pneumonie douteuse.



# Une amitié d'auteurs

## Adaptation scénique

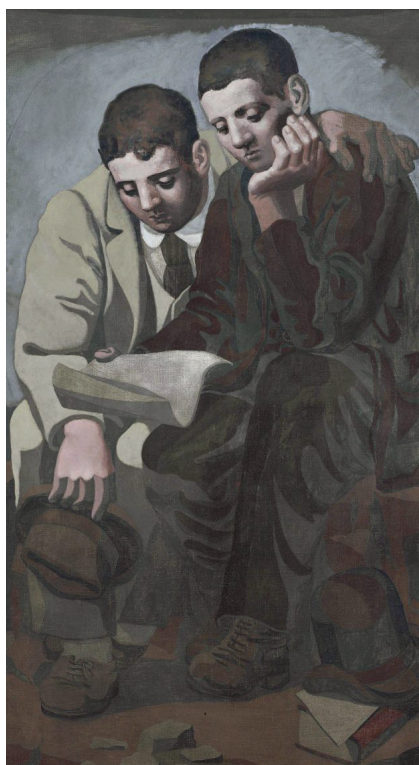
*Membre de la direction du Théâtre Campagnol, installé dans la banlieue parisienne, et collaboratrice active aux créations de la compagnie de 1977 à 2002, Evelyne Loew se consacre aujourd'hui principalement à l'écriture. Ses pièces sont éditées notamment par Actes Sud-Papiers, Lansman... Elle a réalisé en 1994, une adaptation théâtrale de la correspondance entre Gorki et Tchekhov. C'est cette adaptation que les comédiens du Théâtre National ont reprise pour leur propre création en 2002. Rencontre avec l'initiatrice de cet étonnant montage épistolaire.*

Au début des années 1980, un comédien du Théâtre Campagnol avait mis en scène une nouvelle de Tchekhov, *La Salle n°6*. Dans le cadre du travail de documentation et de réflexion sur l'auteur mené autour de cette création, Jean-Claude Penchenat, notre metteur en scène, avait apporté cette correspondance et nous l'avions lue entre nous.

Quelques années plus tard à Corbeil-Essonnes où nous venions nous implanter, nous jouions beaucoup de petites formes à deux ou trois comédiens. J'ai écrit plusieurs de ces spectacles légers notamment joués en appartement. Cette correspondance est revenue sur le tapis et j'ai proposé de l'adapter. La première version était juste un montage de lettres. Sa lecture publique avec Penchenat et Mathias Mlekus a beaucoup intéressé les gens mais elle était lourde, les lettres très lingues, cela ne marchait pas théâtralement. J'ai alors suggéré à Jean-Claude d'en faire une véritable adaptation.

Si, dans mon premier montage, j'avais conservé tous les thèmes abordés, dans ce nouveau travail, j'en ai choisi un celui, celui m'avait le plus touché : l'amitié.

Je voulais privilégier l'aspect intime de la relation entre Gorki et Tchekhov. Le spectacle a pu être monté grâce à Georges Buisson, le directeur du Théâtre de la Coupole avec qui nous avons précédemment collaboré sur des petites formes et qui a accepté de le mettre en scène. Nous ne l'avons programmé que quelques soirs car nous pensions nous adresser principalement à des



Picasso, *La lecture de la lettre*, 1921

spécialistes du théâtre, des étudiants etc. Or nous nous sommes aperçus qu'il touchait un public plus vaste. Nous l'avons donc prolongé, présenté à Paris et tourné en France. Les spectateurs, finalement, voyaient d'abord une histoire d'amitié et de solidarité entre deux belles personnalités plutôt que l'aspect « histoire du théâtre russe en 1900 ». La scénographie de notre spectacle était très différente de celle-ci. La scène était assez encombrée, il y avait un bureau, des plantes, des livres, des valises, une armoire avec des dossiers... Très souvent, lorsqu'on étudie la vie des gens connus, on découvre des cadavres dans les placards. Chez Tchekhov, c'est l'inverse. Plus je m'intéressais à sa vie privée et

à son abondante correspondance (11 volumes sur les 24 de ses œuvres complètes !), plus je me rendais compte que c'était un être d'une générosité, d'une droiture et d'une humanité formidables. Jamais il ne s'est mis en avant, et pourtant il a eu une action sociale et une conduite de vie irréprochables. Il répondait à toutes les lettres, lisait les manuscrits qui lui étaient envoyés, et a encouragé de nombreux jeunes auteurs. Sa relation avec sa femme Olga était également très belle. Il lui a laissé une grande liberté et n'a cessé de la soutenir dans ses moments durs. Gorki a aussi été une découverte car c'est le jeune auteur dont il s'agit ici. De lui, nous avons l'image du communiste, de l'écrivain du peuple, du président de l'Union des écrivains qui a fait des choses assez louches, des compromissions avec Staline, etc. Cela, ce sera bien plus tard. A cette époque, il n'est pas encore militant d'un parti, même s'il a déjà une fibre révoltée très forte. Au seuil de sa vie d'auteur, il est très peu sûr de lui. Il y avait entre eux certainement un sentiment filial très fort. En effet, Tchekhov n'avait pas d'enfants et Gorki avait été élevé par sa grand-mère. A la fin de l'adaptation, après les dernières lettres, j'ai placé un texte écrit plus tard par Gorki à l'occasion d'un hommage à Tchekhov. Alors qu'il est pris dans la guerre, qu'il décrit le bruit des canons, il voit apparaître la figure lumineuse de l'écrivain. J'ai trouvé cela très beau, ce besoin de l'ami disparu. C'est une question que l'on se pose d'ailleurs : Si Tchekhov n'était pas mort, Gorki aurait-il suivi la même la route ? Je pense que non.

# Genèse du spectacle créé en 2002

## Mise en scène et dramaturgie

*Quelques questions du Théâtre National au trois porteurs de projet.*

### Qu'est-ce qui vous intéressait dans cette correspondance ?

**Jean-Pierre Baudson** : Si cette parole n'est pas littéraire, ce sont tout de même deux grands intellectuels qui s'écrivent. Cela donne à leurs discussions une qualité de pensée, une finesse et une profondeur de perception, et une variété dans les sujets abordés qui procurent beaucoup de plaisir. Ils parlent autant de littérature que d'amour, de théâtre, d'argent, de politique, d'éducation, de la misère sociale, de la responsabilité de l'artiste, de leur santé, de leurs enthousiasmes et coups de déprime. Ces deux hommes illustres abordent des choses anodines, personnelles, intimes, comme n'importe qui. Tchekhov, par exemple, parle peu de ses pièces, de ses sources d'inspiration.

**Patrick Donnay** : Ils n'écrivent pas en tant qu'auteurs qui considèrent leur correspondance comme une œuvre. Ils écrivent en tant que personnes, avec familiarité, sincérité, sans effets de style. On découvre deux êtres humains dont la pensée et la création s'inscrivent dans le quotidien. Cet échange épistolaire n'est pas leur biographie, évidemment, mais il possède de nombreux éléments de leur vie qui ne sont pas connus. Gorki raconte par exemple qu'il a voulu se suicider ou que, dans un appartement, il a vu un jeune type qui s'était fait exploser la cervelle. Connaissant cela, on comprend mieux son regard sur la vie, la matière première qui lui a servi à écrire ses pièces.

**Alfredo Cañavate** : Nous voulions faire entendre la parole non-littéraire de deux grands littérateurs, pour

constater à quel point cette parole est riche, forte et humaine. Leurs grandes interrogations, leurs inquiétudes et leurs espoirs portent sur l'individu, sur le monde. Sous le pessimisme qu'ils peuvent manifester, ils croient à l'être humain, indéfectiblement.

Nous trouvons dès lors original de nous coller non pas à l'une de leurs œuvres mais à leur relation. Ils disent des choses importantes sur la vie et nous donnent à entendre une voix que nous ne sommes pas censés entendre, car la correspondance à quelque chose de privé.

### Le contexte historique est-il important ?

**Alfredo Cañavate** : Leurs échanges nous parlent encore aujourd'hui car ils se déroulent à la charnière de deux siècles et reflètent cette transition. Leurs questions ne sont pas forcément les nôtres mais elles les rejoignent. Ils écrivent à la veille d'une révolution

– celle de 1905 qui sera avortée et sauvagement réprimée – et on sent à l'œuvre la fin d'un monde, celui de Tchekhov, et le début d'un autre, celui de Gorki. Ils ont pas exemple un souci commun pour l'enseignement. Comment ouvrir à l'éducation, à la culture, les masses populaires à peine sorties du sevrage ? Comment revaloriser le rôle de l'enseignant, de l'instituteur surtout, considéré comme un moins que rien.



*Le soir je mange du fromage, re-création de Gorki-Tchekhov, Royal Festival de Spa, août 2023 ©Marc Bailly*



### **Entre Gorki et Tchekhov, comme des lettres d'amour**

La correspondance des grands hommes exerce toujours une fascination, en ce qu'elle permet d'entrer dans l'intimité de leurs doutes et de leurs contradictions. Par quoi les génies semblent se rapprocher de nous, pauvres humains désertés par la grâce et perpétuellement en quête de miroirs où grandir notre image.

Le spectacle 'Gorki-Tchekhov', tiré des lettres que ces deux grands écrivains échangèrent sur une période de six années à la charnière des XIXe et XXe siècles, répond en tout point à cette attente.

Quand Jean-Pierre Baudson s'avance vers le public, tenant une fleur en pot à la main, son oeil pétillant et sa frêle stature évoquent d'emblée la figure émouvante du docteur Anton Pavlovitch Tchekhov, auteur de nouvelles et de pièces qui ont enrichi à jamais la conscience et la sensibilité de l'humanité. A l'époque où Maxime Gorki commence à lui écrire, vers 1898, Tchekhov est une célébrité du monde littéraire russe.

Gorki, lui, doute encore de ses dons. Patrick Donnay en fait un homme du peuple débordant d'enthousiasme et d'énergie, lesquels ne trouvent d'exutoire que dans un lyrisme expansif que tente de tempérer le très sobre Tchekhov.

Le plateau du Palace est idéalement calibré pour leurs rencontres de papier. En dépit de fauteuils de cinéma dans lesquels on s'enfoncé trop et d'un rapport scène salle déséquilibré à cause de la pente molle et de l'évasement des gradins, les comédiens parviennent à concentrer l'attention des spectateurs. Et cela fait, tout simplement, une heure vingt minutes de bonheur scénique.

### **Sous le signe du vrai et du beau**

L'adaptation de la Française Evelyne Loew n'entre pas pour peu dans cette réussite. Langue subtile et vive, montage efficace et intelligent des fragments de lettres, le texte restitue les deux artistes dans la vibration de leur vérité au moment où ils se confient l'un à l'autre. Tantôt c'est l'aîné qui encourage dans la voie du théâtre son

son jeune frère en écriture, tantôt c'est le cadet qui tire de son abatement le dramaturge blessé par le méchant accueil de la critique à l'égard de 'La Mouette'. A les écouter, on n'a qu'une envie: se jeter le soir même dans les oeuvres des deux auteurs.

Passant avec bonheur à la mise en scène, le comédien Alfredo Canavate a su guider ses complices - qui nous avaient valu une mémorable 'Lettre de Belgique' voici deux ans - et tirer de cette complexe partition à deux voix la substance d'une réflexion fine, profonde, mais jamais pesante sur la vie et sur l'art. Les costumes sobres et raffinés de Colette Huchard, le décor sonore aux accents webériens de Willy Pâques et la scénographie soigneusement composée d'Anne Guilleray parachèvent un objet théâtral tout entier placé sous le signe du vrai et du beau.

### Royal Festival de Spa : Gorki et Tchekhov, hommes de lettres



Jean-Pierre Baudson (Tchekhov) et Patrick Donnay (Gorki) mis en scène par Alfredo Cañavate font de cette correspondance un passionnant dialogue sur la littérature et sur la vie. - Marc Bailly Tchekhov, le maître (Jean-Pierre Baudson) encourage Gorki (Patrick Donnay), son admirateur en quête de soutien. - Marc Bailly

**Vingt ans après une première version sous le titre « Gorki-Tchekhov », Alfredo Cañavate dirige à nouveau Jean-Pierre Baudson et Patrick Donnay dans l'adaptation théâtrale d'une correspondance de haut vol.**

Chef adjoint au service Culture

Par Jean-Marie Wynants

Lorsqu'en 2001, Patrick Donnay, Jean-Pierre Baudson et Alfredo Cañavate, les trois comédiens permanents du Théâtre national, annoncent leur intention de se lancer dans une adaptation des lettres échangées par les auteurs russes Anton Tchekhov et Maxime Gorki, l'enthousiasme autour du projet est relativement modéré. L'année suivante, lorsque celui-ci est présenté au public, on peut lire dans *Le Soir* : « On était en droit de redouter un spectacle pesant, littéraire et référentiel, fréquent écueil du théâtre épistolaire. Heureuse surprise, Gorki-Tchekhov passe comme une lettre à la poste, et c'est tout ragaillardisé que l'on ressort du Théâtre national. »

Vingt ans ont passé et voici que le même trio resurgit avec le même texte sous un titre nouveau : *Le soir je mange du fromage*. Une référence directe à l'une des premières lettres de Tchekhov au jeune Gorki. Retraités du

National, les trois comédiens ont livré depuis une formidable pépite avec leur faux spectacle d'adieu, Le Dernier salut. Créé en 2019, celui-ci n'a cessé de tourner et les trois complices y ont puisé de nouvelles forces pour poursuivre l'aventure.

Une amitié à distance

Les voici donc de retour avec ce dialogue par lettres interposées entre deux géants de la littérature russe. Anton Tchekhov est déjà un auteur reconnu quand commence cette correspondance avec Maxime Gorki qui l'abreuve de lettres enthousiastes et laudatrices. Tout en s'occupant de ses plantes, Tchekhov se montre sensible aux compliments de ce jeune auteur et s'enquiert de ses propres projets littéraires...

En quelques minutes, nous voici plongés au cœur de la correspondance entre les deux hommes que l'adaptation théâtrale d'Evelyne Loew a si intelligemment ciselée qu'on a l'impression d'assister à un dialogue permanent. Tchekhov rêve de voyager, s'occupe de ses plantes, ne veut plus entendre parler de théâtre après les critiques négatives de sa Mouette dont il a vu une version catastrophique. Gorki, qui a tenté de se suicider quelques années plus tôt, se rêve en écrivain mais n'a pas encore vraiment sauté le pas, se trouvant trop maladroit, trop inculte, se fustigeant constamment. Alors l'ami Anton l'encourage, le pousse, l'invite à lui envoyer un premier texte.

C'est un Gorki fébrile qui découvre les commentaires du grand homme : d'abord les félicitations pour l'ensemble du texte puis les critiques sur le manque de grâce, de concision... Gorki encaisse, comprend, se remet à l'ouvrage.

Dans cette version 2023, la mise en scène d'Alfredo Canavate n'a rien perdu de sa sobriété efficace et sensible. La scénographie d'Anne Guilleray est toujours aussi juste et parlante avec sa bibliothèque se transformant en balançoire. Jean-Pierre Baudson (Tchekhov) et Patrick Donnay (Gorki) portent le texte avec un naturel et une justesse rares, savourant et faisant savourer aux spectateurs chacun des mots des deux grands hommes.

La littérature et la vie

On découvre ainsi l'envers du décor. Comment Tchekhov finit par convaincre Gorki qu'il a du talent et le pousse à écrire malgré ses doutes et ses peurs. Comment Gorki amène son aîné à revenir au théâtre pour écrire quelques-unes de ses plus belles pièces : Les Trois Sœurs, La Cerisaie...

Si la littérature, et plus particulièrement la difficulté d'écrire pour le théâtre, est au centre de leurs échanges, les deux hommes évoquent aussi la situation de Gorki surveillé par la police du tsar, l'avènement d'un monde futur où les machines, selon Tchekhov, nous libéreraient du travail, la rencontre avec Stanislavski qui va enfin rendre justice à La Mouette, les aventures amoureuses de l'un et de l'autre, les invitations à se rencontrer à Yalta, à Moscou, la santé fragile de Tchekhov et de son Olga... Le tout en passant constamment de l'humour joyeux à la noirceur dépressive, de l'enthousiasme absolu aux doutes permanents.

A la création, notre collègue Laurent Ancion concluait sa critique en constatant que cent ans plus tard, Tchekhov et Gorki palpitaient toujours. On peut en dire autant, 20 ans plus tard, de ce formidable spectacle porté par deux acteurs et un metteur en scène plus complices que jamais et abordant ce texte avec une telle grâce et une telle simplicité qu'on les dirait prêts à commencer une nouvelle carrière. Ce qui semble être le cas, pour notre plus grand plaisir.

Ce jeudi 10 août à 18h30 au Royal Festival de Spa (Salon gris). Plus d'infos sur [www.royalfestival.be](http://www.royalfestival.be)

Les 13 et 14 septembre au Théâtre Le Moderne à Liège, [www.l moderne.be](http://www.l moderne.be)

Chef adjoint au service Culture





Création au Royal Festival de Spa, août 2023 ©Dominique Houcmant-Goldo

**Contact** Patrick Donnay • DPPART  
+ 32 (0)475 80 63 99 • [patrick.donnay@dppart.be](mailto:patrick.donnay@dppart.be)